

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/1 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.1.62301

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

auf-gestoßen-Werden« zur Folge gehabt (S. 389). Dieses kann man als eine nicht theoretisch, sondern empirisch erfolgte Anpassung an die Gesetze kapitalistischer Rationalität interpretieren. Vereinfacht gesagt: Verstieß ein Händler gegen die immanenten Gesetze des Systems Buchführung, hatte das für ihn sehr konkrete finanzielle Einbußen zur Folge.

Im Schlußkapitel konfrontiert der Autor seine Ergebnisse mit dem reichen Schrifttum zur Mentalitätsgeschichte spätmittelalterlicher Großhändler. Unter anderem nimmt er die Diskussion um die Frage auf, inwieweit kaufmännischem Denken eine spezifische – durch Buchhaltung geförderte oder gar hervorgerufene – Zweckrationalität eigen gewesen sei (S. 404ff). Hingewiesen sei vor allem auf seine Erörterung der Bedeutungserweiterung, die der Begriff »ragione« im kaufmännischen Schrifttum jener Zeit erfahren hat.

Gewünscht hätte ich mir eine etwas stärkere Einbettung der Untersuchung in die avignonesische und provenzalische Geschichte dieser Zeit. Die Beobachtung des Autors etwa, daß Datinis Gesellschaft in den sechziger und siebziger Jahren des 14. Jhs. vor allem mit Waffen, in den achtziger und neunziger Jahren vor allem mit Tuchen handelte (S. 126), erklärt sich leicht daraus, daß die Provence in dem früheren Zeitraum Angriffen Ludwigs von Anjou ausgesetzt war, also ein gesteigerter Bedarf nach Kriegsmaterial bestand.

Dies ist jedoch nur eine Marginalie, die den Wert des Buches nicht beeinträchtigt. Beeindruckend ist die Stringenz, mit welcher der weite Weg vom hilfswissenschaftlichen Fundament zum mentalitätsgeschichtlichen Ergebnis durchgehalten wird.

Stefan WEISS, Augsburg

Jörg K. HOENSCH, *Die Luxemburger. Eine spätmittelalterliche Dynastie gesamteuropäischer Bedeutung 1308–1437*, Stuttgart (Kohlhammer) 2000, 368 p. (Urban-Taschenbücher, 407).

Après les volumes présentant les dynasties des Carolingiens, des Ottoniens, des Saliens, des Staufens, des Habsbourg, des Hohenzollern, la maison d'édition Kohlhammer publie la première monographie jamais consacrée à la dynastie des Luxembourg, et cela dans une collection de livres de poche bon marché. L'initiative est fort utile et le résultat satisfait amplement les attentes. Après un premier chapitre traitant des comtes de Luxembourg de 963 à 1308, c'est-à-dire avant l'élection de Henri VII au trône impérial, l'auteur passe en revue les règnes de Henri VII, de Jean l'Aveugle, de Charles IV, de Wenceslas IV et de Sigismond. Pour l'auteur la dynastie des Luxembourg, ce sont donc essentiellement les rois des Romains et empereurs issus de la maison, auxquels est assimilé le roi de Bohême Jean l'Aveugle dont un chroniqueur contemporain (Pierre de Zittau que Hoensch ne nomme pas, p. 80) a dit que »personne ne saurait rien réussir sans l'aide de Dieu et du roi de Bohême«.

L'exposé, aux phrases parfois sinueuses, surprend par l'ampleur et la nouveauté des recherches dont il tient compte pour l'ensemble de l'époque. Malgré la concentration tout-à-fait réussie, en 320 pages de texte, sur le sujet imposé, l'auteur brosse en effet un vaste tableau de l'évolution de la toile d'araignée européenne, politique aussi bien que ecclésiastique, au cours d'un siècle et demi. Si l'on sait que l'auteur était titulaire de la chaire d'histoire de l'Europe centrale à l'université de Sarrebruck et auteur d'une imposante biographie de l'empereur Sigismond (cf. *Francia* 25/1 [1998] p. 383ss.), on comprend qu'il était pratiquement prédestiné à s'occuper d'un sujet qui le forçait à connaître l'histoire de la Pologne et de la Hongrie, de la France et de la papauté, de l'Italie et de la Bohême aussi bien que l'historiographie luxembourgeoise la plus récente, beaucoup moins connue. Depuis Henri VII, en effet, le comté de Luxembourg, entre Meuse et Moselle, n'était plus qu'une portion congrue par rapport aux perspectives impériales et aux préoccupations dynastiques qui retenaient les Luxembourg en Europe centrale ou méridionale. Hoensch sait très bien agen-

cer les chapitres en distinguant entre politique impériale et politique dynastique, tout en montrant l'imbrication étroite des deux perspectives. Car c'était une des innovations des Luxembourg, imités en cela par les Habsbourg qui allaient leur succéder, que d'avoir utilisé les ressources de leurs territoires dynastiques pour réaliser leur politique impériale (avec ou sans couronne d'empereur), ou, inversement: leur politique impériale pâtissait par moments, notamment sous Henri VII et sous Sigismond, de la faiblesse de leurs moyens dynastiques, les conflits internes à la maison, sous Wenceslas IV, n'arrangeant pas les choses. La politique de ces protagonistes ›luxembourgeois‹ est toujours replacée dans le contexte général des relations ›internationales‹ de leur époque et aucune de leurs décisions ou interventions ne me semble rester inexplicée.

Pour la politique de Jean l'Aveugle qui semblait longtemps hasardeuse, Hoensch se rallie aux résultats récents des chercheurs surtout luxembourgeois qui y voient essentiellement une réaction à sa déception de ne pas avoir été élu successeur de son père Henri VII sur le trône impérial et qui ont mis en valeur sa réussite diplomatique ainsi que la richesse et la perspicacité de ses idées politiques pour se sortir de crises nombreuses, au détriment d'une image trop guerrière qui a prévalu jusqu'ici dans l'historiographie. De même Hoensch refuse l'explication traditionnelle qui voyait dans la mort glorieuse de Jean à Crécy un acte de désespoir ou un suicide. Que certaines décisions d'autres protagonistes de l'époque, de Louis de Bavière p. ex., restent davantage inexplicées me paraît inévitable dans une monographie qui devait bien se concentrer sur son sujet.

Si Hoensch ajoute à la fin trois pages concernant la branche française des Luxembourg qui allait donner à la France quelques maréchaux et connétables de renom, on regrettera qu'il n'ait pas consacré des chapitres à part à d'autres membres éminents de la famille: Baudouin, frère de Henri VII, Wenceslas, fils du deuxième mariage de Jean l'Aveugle avec Béatrice de Bourbon, Josse de Moravie, neveu de Charles IV. Baudouin était archevêque de Trèves et prince d'Empire, certainement l'homme politique le plus influent jusque et y compris durant la première décennie de Charles IV. Josse de Moravie, marquis de Brandebourg, seigneur-gagiste du duché de Luxembourg, sut bien défendre ses propres intérêts au point de se faire élire roi des Romains en 1410; sa mort prématurée, due sans doute à un empoisonnement, arrangea bien ses cousins Wenceslas et Sigismond, eux aussi rois des Romains au même moment. Wenceslas, duc de Luxembourg, époux et chambour de la duchesse Jeanne de Brabant, parvint à donner au duché de Luxembourg sa plus grande extension. Son demi-frère Charles IV l'avait mis à l'écart en 1346, lors de la succession dans le comté de Luxembourg; l'ayant rétabli dans ses droits et espérant recueillir pour sa dynastie l'héritage brabançon-luxembourgeois parce que le couple n'avait pas d'enfants, il accourut néanmoins trop tard, en 1371, pour l'aider contre Juliers et Cologne. Le résultat fut que Jeanne de Brabant ne transmit pas son duché convoité aux Luxembourg, mais aux Bourgoigne.

Mais un registre des personnes fort utile permet au lecteur de composer soi-même les esquisses biographiques manquantes. De toute façon il ne faut pas trop se fier au découpage par chapitre, car il va sans dire que de Sigismond il est déjà question dans le chapitre consacré à Wenceslas et inversement.

Destiné à un grand public et notamment aux étudiants, le livre est publié sans notes marginales, mais avec une ample bibliographie qui retient les ouvrages les plus récents, même des travaux inédits. J'y ajouterais quand même trois titres: le volume XI.1 continuant le ›Urkunden- und Quellenbuch‹ de C. Wampach, paru en 1996, les notices biographiques que M. Margue a consacrées à Sigefroi et Ermesinde dans la Nouvelle Biographie Nationale de Belgique, pour éviter les quelques fautes dans le premier chapitre consacré aux premiers comtes de Luxembourg, et l'ouvrage de Jean-Marie Yante sur ›Le Luxembourg mosellan‹ (Bruxelles 1996). Il est vrai que ce dernier travail est superflu si l'on ne tient pas compte du sous-chapitre présentant pour la seule époque de Charles IV la situation éco-

nomique et sociale dans l'Empire, relatant certes l'une ou l'autre intervention de politique économique et culturelle de cet empereur, mais qui au fait n'a rien à voir dans une monographie consacrée à une dynastie.

Michel PAULY, Luxembourg

Wolfhard VAHL, *Fränkische Rittersiegel. Eine sphragistisch-prosopographische Studie über den fränkischen Niederadel zwischen Regnitz, Pegnitz und Obermain im 13. und 14. Jahrhundert*, 2 vol., Neustadt a. d. Aisch (Degener & Co) 1997, 1006 p., 28 planches (Veröffentlichungen der Gesellschaft für fränkische Geschichte, IX. Darstellungen aus der fränkischen Geschichte, 44).

Bien que leur utilisation historique soit tout à fait embryonnaire, les sceaux sont pourtant une source de premier ordre pour le médiéviste, en raison de l'identification précise et contrôlée de leur commanditaire (celui qui scelle, signalé par son nom et des symboles de son identité sociale), leur datation précise (celle de l'acte auquel il est fixé ou appendu), leur localisation dans l'espace (par l'identification du sigillant et/ou l'indication de l'acte), leur conservation en très grand nombre (quelque trois millions pour l'Occident médiéval selon Michel Pastoureau), enfin la largeur du spectre social des sigillants (des rois et papes à des paysans). Ils sont en outre porteurs d'un codage multiple (scriptural et iconographique, avec un système de correspondance entre les deux: le blason), constituent pendant longtemps, avec les monnaies, les seuls cas de reproductibilité mécanique d'un signe à l'identique en Occident, font l'objet d'un discours théologique élaboré sur lequel Brigitte Bedos-Rezak vient d'attirer l'attention. Bref et pour reprendre M. Pastoureau, « Le sceau est probablement l'une des sources les plus rigoureuses et les plus riches d'informations que le Moyen Âge nous ait laissées. À la fois document écrit et document figuré, il intéresse non seulement le diplomate, l'héraldiste, l'historien du droit et des institutions, mais aussi le philologue, l'archéologue, le généalogiste, l'historien de la société, de la religion, de l'art, de la culture et de la civilisation matérielle. » Et pourtant, on l'a dit, les médiévistes s'y intéressent fort peu, ou seulement pour des questions généalogiques (la diffusion du sceau en Occident est en effet concomitante de celle des armoiries, mais aussi des noms de famille) ou institutionnelles (sceaux de fonction). La situation en Allemagne n'est pas différente de celle qui règne en France, notamment par le fait que ce sont principalement des archivistes qui travaillent (un peu) sur les sceaux.

C'est d'ailleurs à un archiviste (aujourd'hui à Marbourg) que l'on doit l'étude des sceaux de la petite aristocratie (dite «chevaleresque») des XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles pour une région particulière, la «Suisse franconienne» (*Fränkische Schweiz*), en Haute-Franconie, relevant de l'évêché de Bamberg, choisie en raison de sa taille raisonnable et de l'existence de travaux prosopographiques acceptables. Les XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles ont quant à eux été retenus pour des raisons pratiques: il n'y a pas de sceaux «chevaleresques» auparavant et il existe aux archives de Munich un énorme fichier recensant tous les sceaux de toutes les chartes antérieures à 1401 entreposées dans les dépôts publics de l'actuelle Bavière, ce qui simplifiait considérablement la tâche – sans même parler du nombre des sceaux, qui croît extrêmement vite au XV<sup>e</sup> siècle sans que pour autant les répertoires usuels des dépôts permettent de les repérer sans erreur. Ainsi, sans exclure quelques manques, W. V. est assuré d'avoir travaillé sur l'essentiel des sceaux subsistants (complétés par les moulages de Munich et de Nuremberg), tandis que la constitution du corpus du XV<sup>e</sup> siècle aurait sans doute été beaucoup plus aléatoire. Le corpus de W. V. rassemble ainsi 878 sceaux, correspondant à 720 personnes (hommes ou femmes, laïques ou cléricales), elles-mêmes relevant de 112 «familles» (sic) de la petite noblesse de la région envisagée.

L'objectif du travail était d'emblée cadré: «appréhender et décrire d'une part la mise en forme et les éléments de style des sceaux et leur évolution, d'autre part les habitudes de scel-